

On se connaît?



Photo: N. VAN DAMME

Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais il m'arrive de prendre le train. Et même quotidiennement tous les jours, comme disent les anxieux du pléonasme qui abusent du bis comme les conseils de classe du redoublement et les hamburgers des calories. Ceci sans rapport avec cela, sauf peut-être que les anxieux accumulent aussi les hamburgers à répétition.

ALLÔ?

En fait, je ne prends pas le train; je l'emprunte et rassurez-vous, je le remets sur ses rails après chaque usage! Et ce, même quand il m'occasionne une montée d'adrénaline. Ainsi, l'autre jour: la fin du voyage approchant à grands essieux, je me dirige préventivement vers la plateforme du wagon, histoire de me ménager une bonne place sur la grille de départ au parking voisin. Sans que j'aie rien demandé, me rejoint un svelte jeune homme flanqué d'un GSM. Rien d'original, me direz-vous; ce serait plutôt l'inverse qui mériterait la citation. On en viendrait parfois à se demander si aujourd'hui, ce n'est pas le téléphone mobile qui soutient le quidam, plutôt que l'inverse! Les gens n'ont jamais été aussi attachés à leur téléphone que depuis que celui-ci a perdu sa laisse domestique... Sur un fil devenu virtuel, ils déambulent comme des funambules de la communication, n'ayant de cesse d'informer la planète d'où ils se trouvent dans la ville à défaut, sans doute, de savoir où ils vont dans la vie.

MUSIQUE, DITES-VOUS?

Mais revenons à nos moutons, ou plutôt à notre olibrius. Comme vous voyez, j'éprouve quelque difficulté à contenir ma sympathie. Manifestement, son engin n'est pas qu'un GSM. Et il est impérieux à ses yeux - et surtout à mes oreilles - de le faire savoir! L'ustensile a également pour vocation de délivrer, avec une largesse sans égal, des décibels que d'aucuns se hasardent à qualifier de musicaux. En fait, ces vagissements électroniques ressemblent

autant à de la musique qu'un magazine féminin à un prix Nobel de littérature!

Je m'apprête à demander au technophile en quoi il pense - on ne sait jamais! - que sa cacophonie peut m'intéresser au point de me la faire partager aussi généreusement, quand surgit, pimpante comme une lauréate des César, une jeune demoiselle... équipée à l'enseigne de son compère en téléphonie. Un malheur n'arrivant jamais seul, la péronnelle tonitruue aussi. Autre genre, autre style: "Oui, il m'a dit que j'étais trop gentille... Je ne sais pas comment je dois le prendre, si c'est une critique ou un compliment...". Pour ma part mon opinion est faite, mais je me garderai bien de lui prodiguer quelconque conseil. Vu qu'elle ne me demande rien. Mais moi non plus je ne lui demandais rien, et surtout pas de partager ses doutes existentiels!

SE MÊLER DE SES OIGNONS

Ah, que c'est beau, une plateforme ferroviaire en fin de journée! Quand diffuse un parfum indistinct, mélange subtil de coquillage concassé, souvenir d'un arrêt en gare balnéaire, de canette de bière délaissée - celle dont

les hommes savent pourquoi - et d'oignons des sandwichs-saucisses durement éprouvés par des cuissons condamnées à la récidive. C'est sur cet inépuisable terrain d'observation sociologique qu'on en vient à se dire que l'apparente transparence des comportements de nos semblables, loin de traduire une quelconque proximité, nous signifie en fait que nous n'existons pas pour eux. Si je ne craignais de paraître ringarde - au point où j'en suis, allons-y! -, j'évoquerais un terme aujourd'hui désuet: la pudeur. "Là se situe encore la fonction de la pudeur qui oblige à se préoccuper de l'autre", écrit Monique SELZ. "Mais ce n'est possible qu'à la condition d'être également attentif à soi-même: il faut se protéger soi-même pour être en mesure de protéger l'autre". Paradoxe pour nos contemporains qui n'ont de cesse de se préoccuper d'eux-mêmes sans vraiment en prendre soin.

Si d'aventure, vous m'avez suivie jusqu'ici, j'espère ne pas vous avoir (trop) importuné(e). Sinon, faites comme si je n'étais pas là... ■

EUGÉNIE DELCOMINETTE

LE MOIS DE MAD

Le théâtre à l'école

